

# L'AMI DE LA RELIGION

## DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6c. ANNÉE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNÉE. 12s. 6c.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI, 17 Novembre, 1848.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

### JOURNAL RELIGIEUX.

#### Une ordination en Guinée.

Lettre de M. Gallie, missionnaire, à M. Liberman, supérieur de la même Congrégation. Nalakar, le 25 septembre 1847.

Monsieur et bien cher père.

Le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, vient d'ajouter une nouvelle grâce, celle du sacerdoce, à toutes les faveurs dont il a déjà comblé votre enfant. Oui, c'est bien maintenant que je puis dire : Le Seigneur est mon heritage; *Domine pars hereditatis mee*. Dès-lors, est-il rien qui puisse captiver mon cœur? Loin de moi, s'en va tout ce qui n'est point mon Dieu, ce qui ne me mène point à Jésus et Marie, voilà mon partage! Et avec cela ne puis-je pas dire comme le prophète : Mon heritage est très précieux : *Hereditas mea preclara est mihi*. Mon père, me voici prêtre, le premier religieux du Saint-Cœur-de-Marie ordonné sur les plages de l'Afrique occidentale, et ce matin pour la septième fois, j'ai eu l'inestimable bonheur de pénétrer dans le saint des saints, et d'y offrir l'hostie pure, sainte et immaculée, l'auguste victime qui s'est immolée sur la croix pour le salut du monde.

Maintenant, cher Père, je vais vous dire quelques mots des circonstances de cette première ordination dans nos contrées mahométanes.

Rappelez-vous que sur cette terre de la Sénégambie, jamais on n'avait vu chose semblable, et que, par un privilège imaginaire, je suis le premier qui ait eu le bonheur de recevoir l'imposition des mains, avec le caractère indélébile, sur ces plages désolées, où le mensonge et l'erreur triomphent depuis des siècles. Quel sujet pour moi de me dévouer tout entier au service de ces pauvres noirs! Ce fut au mois consacré à la bonne Mère et sous ses auspices, que le charmant petit navire, au nom bien plus charmant encore, la *Marie*, nous départit de la terre natale. Le 6, nous nous mettions à l'eau pour la première fois sur le rivage de notre nouvelle patrie; le 8, le Seigneur prenait possession de son immense vicariat apostolique, au milieu de l'appareil le plus pittoresque. Nous le reçûmes en procession sur le rivage, et une multitude innombrable l'attendait aussi dans une impatience extraordinaire. A peine fut-il débarqué qu'il disparut dans la foule; tout le monde se pressait et voulait le voir, et nous qui l'attendions avec le dais, le croix et la bannière, nous ne savions plus où le trouver. Tout le rivage retentissait des plus bruyantes clameurs. Ce n'était que démonstrations d'armes à feu annonçant la joie de ce bon peuple wolof, et, depuis quatre heures jusqu'à 7 du soir, la route ne cessa point de répéter ces roulements connus qui alarmèrent une tribu voisine. Elle croyait tout bonnement que c'était la guerre, et le lendemain ses ambassadeurs, agréablement trompés, prenaient part à la fête générale.

Les esprits en étaient là, lorsque sur la fin de ce beau mois de Marie, le bruit vint à se répandre que le *Kelifag-Toubab*, Perroquet, avait fait un grand *Salem* [cérémonie religieuse]. Alors, dès le soir qui précéda l'ordination, on vit de tous côtés arriver des *progrets*. Les cases des bons noirs de *Wakker*, de *Kai* et de *Scuthiabo* se remplirent de gens accourus pour assister. A huit heures du matin, on ouvrit l'église; en un moment elle fut pleine. M. Warlop et moi, nous étions prosternés en suite au pied de l'autel, avec nos dalmatiques sur les bras et nos flambeaux allumés à la main. Ce fut alors que mon confrère fit son pas irréversible, et moi, j'eus l'inestimable bonheur d'aller au diaconat; c'était le 29 mai. Le 28 septembre, il a reçu le diaconat, et moi la prêtrise.

M. Warlop frappait singulièrement nos bons noirs. Sa taille étrange, sa longue barbe noire qui lui retomrait jusque sur la poitrine, sa blanche aube, son maintien modeste et pieux, tout les jetait dans un prodigieux étonnement. Mais ce fut bien autre chose quand ils virent Monsieur-général revêtu de ses ornements pontificaux. Alors vous auriez mis sous leurs yeux l'Anglais entier et toutes les merveilles du monde que vous n'auriez pu les distraire. Son ornement d'or, sa croix d'or, sa mitre d'argent et ses long bâton tout d'or [c'est

qui est malade; la plupart se portent tout aussi bien, et les autres mieux qu'en France. Quant à la langue du pays, l'étude en sera longue. Mais, en cela comme en tout autre chose, que la sainte volonté de Dieu soit faite."

### JOURNAL LITTÉRAIRE.

#### Le marin Joseph et son chien.

(Suite et fin.)

Joseph s'était résigné à tout dire. Il commença ainsi sa naïve histoire :

"Je vous ai dit que j'avais un chien appelé Perroquet; vous savez pourquoi ce nom. Je l'avais élevé tout petit. Ne me demandez pas si c'était un caniche, un barbet. Je n'en sais rien. Peut-être était-il un peu de tout cela. Ce que je sais, c'est qu'il n'était pas beau; mais aussi, comme il était bon! Il en est des chiens, sans comparaison, comme des hommes : les plus beaux ne sont pas les meilleurs. Mon parrain, le curé d'Évedes, m'a souvent parlé d'un païen nommé Socrate, qui disait : serait aujourd'hui un saint, si le bon Dieu lui avait fait la grâce de naître après Notre-Seigneur Jésus-Christ. Eh bien! j'ai vu le portrait de Socrate, il avait un nez camus comme Perroquet."

Perroquet ne me quittait pas plus que son ombre. La pauvre chienne regardait son maître comme une amorce. Le jour il était dans mon bateau, toujours auprès de moi, ses regards attachés sur les miens, suivant tous mes mouvements, obéissant au moindre geste. Si j'étais gai, sa queue s'agitait en signe de joie; si j'étais triste, elle pleurait; si je m'étais blessé, elle accourait pour lécher ma plaie. Et, à cette occasion, le vieux marin nous fit en passant une petite clinique à son usage, s'occupant peu si son bateau ne portait pas un médecin et sa science. Avec la langue d'un chien, nous disait-il, on guérit plus vite qu'avec un médecin et ses ordonnances. Sans compter que ça coûte moins cher. Puis le bon-homme continua :

"Tous les matins Perroquet sortait de la maison avec moi, portant à la queue notre panier aux provisions, et il le déposait dans le bateau, toujours à la même place. Ce n'est pas lui qui aurait fait dans l'anse du panier, comme font les cuisinières de Toulon... Sur un signe il allait chercher ma pipe, il m'apportait mon tabac. Si le bon chien avait pu mettre les mains à la rauce pour aider son maître dans les gros temps, bien sûr il l'aurait fait. Les grains, les raffales, le tonnerre ne lui faisaient pas peur; il aimait l'eau salée comme un vieux requin; ça m'attachait encore à lui."

La cloche du port pouvait oublier de sonner l'heure du dîner, Perroquet ne s'y serait pas trompé d'une minute. Il sautait, il grimpait autour de moi, il me tirait par ma veste; ça voulait dire : "Maître, allons dîner!" car nous mangions ensemble. Je prenais la viande, lui, il avait les os. C'était comme à bord de ma frégate, où le commandant et les officiers faisaient ripaille de bonne chère et de bons vins, pendant que nous autres, nous mangions la soupe au biscuit, que les rats, sous votre respect, avaient goûté avant nous. Il ne faut pas croire que Perroquet pâtissait avec sa cuisine, elle était si grasse, bien portant, gai comme un chat. Un jour, poursuivit le batelier, non pas sans que son visage ne trahit tout à coup une vive émotion de tristesse, un jour, nous nous étions levés de grand matin, Perroquet et moi. Je devais conduire des aspirants de marine, loin, bien loin en mer, plus loin que le cap Cepet. La mer, ce

jour-là, était furieusement de mauvaise humeur; sans doute elle avait trop dormi pendant la nuit, ou bien je ne sais pas ce qu'elle avait mangé la veille, mais elle s'était fait au ventre des bosses grosses comme des montagnes. Il fallait sauter par dessus ou passer dessous. Enfin, tantôt dessus, tantôt dessous, nous arrivâmes au cap, où je déposai mes petits aspirants salés des pieds à la tête, comme des morues de Terre-Nouvelle.

Ce n'est pas pour me vanter; mais on ne compterait pas beaucoup de patrons dans le port de Toulon qui s'en seraient aussi bien traités que le vieux marin Joseph. Après ça, comme dit le proverbe : "Ce n'est pas tout que d'aller à la Bastille, il faut en revenir." Il venait toujours à triple carillon, il pleuvait, il grêlait, il éclairait, il tonnait, les monettes jetaient des cris sinistres, c'était un branle-bas général. La mer finit pourtant par devenir plus raisonnable, et j'avis pu entrer en rade, avec une faim de canibale. J'allai trouver le passer aux provisions... rien! Perroquet avait tout mangé : un morceau de veau superbe, que ma femme m'avait préparé. Peut-être le pauvre chien avait pensé que c'était à son tour de me laisser les os. J'aurais dû y réfléchir. Perroquet, en se traînant à mes pieds, la queue basse, le regard suppliant, voulait bien me dire quelques choses comme ça... Mais comme on dit : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*... Et puis il y a des jours de malheur! Perroquet, me voyant en colère, se sauva sur l'arrière du bateau; je saisis un câble d'amarré, et d'un revers...

Le pauvre homme s'y reprit à deux fois avant d'oser avouer que de ce fatal revers il avait asséné sur le corps de son chien un si funeste coup que la pauvre bête roula dans la mer où elle disparut aussitôt.

Je plongeai et replongeai mes avirons, dit-il, je virai de babord et de tribord en appelant : Perroquet! Perroquet!... Plus de chien, plus d'ami!... Le tonnerre aurait enlevé ma voile, un boulet de 48 aurait traversé mon bateau, que ça n'aurait fait moins d'impression. Je tombai sur mon banc, étourdi, ne voyant plus clair, et je me retrouvai à la station du port sans savoir comment. Je ne reconnais plus Toulon. Il me semblait que ce n'était plus la même terre sur laquelle je marchais; les maisons n'étaient plus à leur place; seulement, j'entendais plusieurs voix qui bourdonnaient à mes oreilles : "Joseph, ou est donc ton chien? Est-ce que tu l'aurais laissé sur la route, par le beau temps qu'il a fait!" Moi, je ne répondais pas. La honte me brûlait le visage comme un fer rouge. Et les mêmes voix reprurent en ricanant : "Joseph a fait comme sa barque, il a eu un coup de trop." Ces voix-là n'avaient pas tort : la colère est une boisson qui grise un homme plus vite qu'un pot de genièvre.

De retour à la maison, Jeanne, ma femme, me dit comme les bateliers : "Joseph, qu'as-tu fait de ton chien?" Il me semblait entendre ces paroles de l'Écclésiaste "Cain, qu'as-tu fait de ton frère?" Cette reminiscence biblique si naïvement amenée nous avait fait sourire.

Oh! ne riez pas, reprit gravement le pauvre Joseph, ne riez pas; car le bon Dieu n'eût-il donné à l'homme que les joies de la famille et l'ami constant du foyer domestique, le chien, que nous devons le bénir et le remercier... Ne riez pas, car Dieu m'avait puni; le malheur avait jeté sur moi son grappin d'abordage. Le lendemain, en descendant du quai dans

mon bateau, le pied me glissa et je me cassai les deux dents que vous voyez... ou plutôt que vous ne voyez pas.

En disant cela, le vieux marin avait ouvert une bouche ressemblant assez à la porte d'une citadelle, avec sa herse noire et ébréchée.

—Ce qui m'était arrivé là ne métonnait pas du tout, poursuivit Joseph, car il est écrit : "Dieu brisera vos dents dans votre mâchoire." *Dentes iniuncti in ore perforabuntur*. Joseph ne s'était pas contenté de ce texte vulgaire; le bon curé d'Évedes lui avait répété souvent la citation latine que nous débâta bravement à son tour, non sans l'écorcher un peu.

Ainsi, ce pauvre homme, dans sa foi naïve, était persuadé que la main de Dieu s'était retirée de lui et de sa maison. Il aurait, dans un combat, fendu le crâne d'un vingt Anglais, que sa conscience de marin français n'en eût pas été effleurée; mais son chien, son ami fidèle, le pauvre Perroquet mort par sa faute, tué de sa main!... Le Ciel n'avait pas assez de vengeance pour expier ce grand forfait!

—Depuis mon malheur, je passais des journées entières à la station des raffinés sans démarrer. Personne ne demandait plus Joseph pour se faire conduire en rade. Quand sur le quai j'allais au devant des bourgeois de Toulon, mes anciennes pratiques, ils me disaient : "Pas pour aujourd'hui, mon brave!" et ils couraient errant dans un des bateaux voisins. Ça me déchirait le cœur; car je pensais à ma femme et à mes enfants, et je me disais : "Qui donc leur donnera le pain de tous les jours, si je ne gagne plus rien!"

Cependant, un matin que je mangeais un morceau de pain noir dans mon bateau, en pensant à Perroquet, qui ne déjeunait plus avec moi, je vis venir un étranger que me demanda de le conduire à la Seyne. C'était un Anglais; j'étais content, parce que les Anglais, il faut leur rendre justice, payent mieux que les Français. Et le vieux marin, en me regardant, ajouta : "C'est ton d'une agacerie maligne." Ce n'est pas pour vous que je dis cela, mon bourgeois! Je comptais donc sur une bonne journée, mais vous allez voir.

Je pousse au large, je prends mes rames, je tends la voile. Nous restions en panne, c'était vent large.

—Pis vite! pis vite! disait dans son baragouin l'Anglais, qui paraissait pressé; le barque à ces ne marchait pas, mon cher.

Il avait raison; j'avais beau secouer mes avirons, ça n'allait pas. Au bout d'une demi-heure, c'est à peine si j'avais pu déboucher du port.

—Je disais à vos de macher plus vite, reprit l'Anglais; des amis attendent moi pour une *grobes bang kry*; comprenez-vous le chose!

Il voulait dire un bon déjeuner à la bordelaise; mais ça ne changeait pas le vent. Il aurait fallu patienter un peu, et l'Anglais était patient comme un bull-dog. — Cédem! criait-il, quand les amis à moi n'ont vu tute le champagne; c'était voir qui le rendra pas à moi, j'espère...

—C'était tout de même assez bien parler pour un Anglais, poursuivit le batelier; si les amis avaient bu tout le vin de Champagne, bien sûr ce n'est pas moi qui aurais pu le rendre.

Le mot sentait un peu fort son marin. Il faut le lui pardonner. Tel était Joseph. Sous cette vieille et rodée écorce d'homme, il y avait toute la mobilité des impressions de l'enfance. A un mot d'une éprouve tu